



Acta fabula
Revue des parutions
vol. 13, n° 7, Septembre 2012
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.7177>

À l'école des manuscrits

Elsa Marguin-Hamon

Marjorie Curry Woods, *Classroom Commentaries. Teaching the Poetria nova across Medieval and Renaissance Europe*, Columbus : The Ohio State University Press, 2010, 367 p., EAN 9780814211090



Pour citer cet article

Elsa Marguin-Hamon, « À l'école des manuscrits », *Acta fabula*, vol. 13, n° 7, Notes de lecture, Septembre 2012, URL : <https://www.fabula.org/revue/document7177.php>, article mis en ligne le 02 Septembre 2012, consulté le 10 Mai 2026, DOI : 10.58282/acta.7177

À l'école des manuscrits

Elsa Marguin-Hamon

Quelle vie pour les textes au-delà d'eux-mêmes ? Quels usages en déterminent la transmission ? La question de la réception se pose de manière d'autant plus aiguë dans le cadre de traditions manuscrites où les formes textuelles elles-mêmes se trouvent informées, modelées jusque dans l'acte de copie par ceux qui les reçoivent, les lisent, s'en servent. C'est le cas, tout particulièrement, des œuvres à caractère normatif et didactique, plus que d'autres dépendantes de l'usage qui en est fait.

Le livre de Jean-Yves Tilliette, *Des mots à la parole. Une lecture de la Poetria nova de Geoffroy de Vinsauf* (Droz, 2000), avait su admirablement mettre en exergue l'inventivité et la virtuosité propres à cette œuvre foisonnante, complexe, où s'intriquent, à la faveur d'une structure métrique déployée comme un miroir, la règle et sa mise en œuvre.

Marjorie Curry Woods affronte à présent, tâche ardue vu l'ampleur de la tradition manuscrite, la question de la postérité du texte : pourquoi un tel succès ? Où se manifeste-t-il en particulier et à quels moments privilégiés ? De quelle(s) approche(s), de quel(s) mode(s) de lecture viennent témoigner les manuscrits glosés et commentés ? Quelle vision du public, du lectorat visé révèlent-ils, enfin ?

C'est à toutes ces questions que répond M. Curry Woods en partant du texte, de ses caractéristiques et qualités propres — de son potentiel, en somme —, pour ensuite dresser un tableau panoramique, dans l'espace et dans le temps, des milieux et des modes de réception qui sont les siens.

Parmi les potentialités du texte de Geoffroy, M. Curry Woods dégage, dans l'ordre : son incarnation dans un auteur identifié, *accessible*, c'est-à-dire identifiable de telle sorte qu'un *accessus* au texte puisse l'introduire et l'investir *ipso facto* de l'autorité que son usage normatif exige ; la référence aux classiques qu'il assume, en particulier à l'*Art poétique* d'Horace, à la fois modèle et base à dépasser pour mieux la compléter, en comblant les lacunes tout en conservant l'économie du vers ; la force de sa dédicace au pape, vrai morceau de bravoure rhétorique ; son audience scolaire, plurielle, qu'un positionnement initialement intermédiaire peut expliquer en partie ; le contenu du texte et le caractère réflexif, autoréférentiel du vers comme contenu théorique et exemple pratique ; son adaptabilité à des usages

pédagogiques variés — rhétorique et poétique. À cela vient s'ajouter une forme particulière d'humour participant du conditionnement culturel des jeunes auxquels l'ouvrage est lu.

Au dispositif contraint que constituent les vers, mais dont le succès, comme le rappelle M. Curry Woods, tient tant aux facilités mnémotechniques qu'ils offrent qu'à la forme-sens qu'ils constituent, répond le commentaire, qui en le divisant, subdivisant, organise, éclaire, informe le texte, en révèle la structure, l'intention — il en va ainsi de la double structure entremêlée que conçoit Geoffroy, mêlant aux cinq parties de la rhétorique (de l'invention au rendu) les six parties du discours.

Pièce maîtresse de l'enseignement de la rhétorique, occasion rêvée fournie aux enseignants de traiter la poésie en termes rhétoriques, la *Parisiانا Poetria* sert, à date précoce, de texte scolaire. Pour étayer son assertion, M. Curry Woods se fonde, à raison, sur l'étude des commentaires et de leur chronologie relative. Or, ce qu'elle identifie comme le commentaire précoce à la *Poetria nova* comporte toutes les caractéristiques d'un enseignement destiné aux *rudes* (au demeurant cités par le commentaire comme le cœur de cible du traité) : gloses interlinéaires abondantes permettant une compréhension littérale immédiate, gloses marginales (plutôt que commentaire) consistant essentiellement en explications lexicales, focales resserrées sur un point de doctrine... À ces données intrinsèques vient faire écho le contexte codicologique, plus précisément la cohabitation du texte avec des pans de corpus « catonien » (*Disticha Catonis*, fables d'Avien, *Facetus*, *Ecloga Theoduli*...) dont les travaux de Boas et de Tony Hunt ont montré qu'il constituait la lecture des élèves débutants. M. Curry Woods a soin de toujours détailler le contexte de réception correspondant à chacun des exemples invoqués. Dans le cas présent, il s'agit d'un exemplaire enseigné et commenté par Reiner von Cappel, dominicain de Saxe de la seconde moitié du xiv^e siècle, aux prises comme tous les frères mineurs avec la nécessité d'enseigner à des élèves de plus en plus jeunes (les oblats étant désormais admis dans les ordres mendiants). Reiner partage avec d'autres commentateurs enseignant à des élèves de niveau élémentaire un goût prononcé pour la forme-sens dans sa dimension poétique et métaphorique, ainsi que pour la brièveté que commande le vers. Chez lui s'ajoute une attention particulière portée aux figures de mots, intérêt que révèle la glose, ainsi qu'aux modes de composition propres aux *sermones*, ce qu'explique, là encore, le contexte d'enseignement de l'œuvre, lue à de futurs Prêcheurs.

Pour autant, et il faut saluer le travail d'investigation mené en ce sens par M. Curry Woods, ce serait réduire l'audience du texte que d'en limiter la portée au champ scolaire élémentaire. Ce serait ignorer sa longévité en terre italienne, où il est certes, comme en témoigne la composition des *codices*, mis à contribution dans l'enseignement du *dictamen*, mais voisine également des textes versifiés, classiques

ou proto-humanistes. Cet ancrage italien se décline dans des commentaires de niveaux disparates, ce que M. Curry Woods démontre en passant en revue plusieurs exemples : Bartolomeo da Pisa, Pace da Ferrara, Guizzardo da Bologna, Giovanni Travesi, exemples distants et distincts, au plan chronologique et géographique. Au-delà des différences de niveau et de positionnement qui caractérisent ces commentaires, M. Curry Woods s'autorise à raison l'épithète de « protohumaniste » pour qualifier l'enseignement de la *Poetria nova* en Italie : en faisant valoir que c'est la forme-sens d'une part, l'intérêt porté aux figures d'autre part, qui mobilise tous ces commentateurs italiens, mais aussi que les plus illustres d'entre eux participent, précisément, du renouveau littéraire italien. C'est le cas de Pace da Ferrara (début xiv^e siècle), auteur d'un commentaire ambitieux, que M. Curry Woods considère comme relevant d'un enseignement officieux de la *Poetria nova* à l'université de Padoue. Comme Guizzardo da Bologna, son contemporain, cet enseignant padouan est lié à Mussato, dont il introduit l'*Ecerinis — accessus* qui n'est pas sans ressemblance avec celui du même commentateur sur la *Poetria nova*, qui participe en tous les cas, comme le montre bien M. Curry Woods, d'une volonté commune d'élever le texte au rang d'objet d'étude comparable aux classiques grecs et latins. Guizzardo, au reste, comme Pace, fait partie de ces maîtres affranchis des strictes contraintes de la *divisio* scolastique, dont les préoccupations et l'intérêt vont aux textes classiques, mais aussi à certaines pièces en vers « modernes » (*Anticlaudianus*) ainsi que, pour Guizzardo en particulier, aux corpus mythographiques. L'étude de M. Curry Woods, minutieuse, nous donne à voir également les relations, parfois antagonistes, qui unissent tous ces commentateurs, Giovanni Travesi (actif vers 1388), par exemple, critiquant Pace pour avoir mis en doute l'authenticité du second appel au pape compris dans la *Poetria nova*.

Les commentaires proto-humanistes n'occupent pas à eux seuls, M. Curry Woods le montre bien, tout le champ d'enseignement italien de la *Poetria nova*, comme en témoigne son usage dans les écoles notariales, à Ravenne en particulier. En outre, certains commentaires permettent de comprendre le lien, la transition — plutôt que la rupture — entre une lecture traditionnelle du texte et une vision proto-humaniste : c'est le cas de Franciscellus Mancinus, enseignant et peut-être bibliothécaire à Naples, qui s'y montre aussi soucieux d'efficacité pédagogique que grand connaisseur des auteurs classiques.

À ces commentaires identifiés, incarnés dans des figures bien répertoriées, voire connues, de l'univers didactique italien, M. Curry Woods choisit à raison d'ajouter quelques exemples d'anonymes pour les définitions et les rapprochements inédits qu'ils suggèrent, sur la comédie notamment et sa double définition, l'exemple de Dante étant cité à l'appui de la définition du haut style comique (par opposition au style humble). Pour malaisée que soit la datation de tous ces commentaires, qui se

superposent, s'enrichissent du xiv^e au xv^e siècle, un contexte général, littéraire et poétique, domine la tradition italienne du texte, et vient en particulier prendre place dans des pôles d'enseignement privilégiés, entre Padoue, la Vénétie et le Frioul.

Révélee là encore par les manuscrits glosés et/ou commentés de la *Poetria nova* qu'étudie M. Curry Woods dans un esprit d'exhaustivité autant que de synthèse, la morphologie générale de l'enseignement de la *Poetria nova* en Europe centrale diffère en partie, mais en partie seulement, de la tradition italienne. Pour autant, ses spécificités méritaient toute l'attention, inédite, qu'y porte l'auteur.

Elle y montre la situation privilégiée qu'occupe le texte en Allemagne, Autriche, Suisse, Tchéquie et Pologne, où l'approche rhétorique, plus que poétique, est privilégiée, à la faveur d'un contexte codicologique fortement marqué par le *dictamen*, la grammaire et les arts quadriviaux.

Dans cet ensemble géographique assez cohérent, la *Poetria nova*, enseignée seulement informellement dans les universités italiennes, constitue une lecture ordinaire à différents niveaux du *cursus* officiel. Elle fait partie du socle commun indispensable aux étudiants, à l'instar d'œuvres plus anciennes, de portée philosophique plus large, comme la *Consolatio* de Boèce. Déclinable au gré de commentaires très différemment orientés, la *Poetria nova* satisfait les besoins d'un enseignement destiné aux nouveaux arrivants du *studium*, locuteurs non familiers des langues romanes et de surcroît plus jeunes à cette époque et dans ces pôles d'enseignement qu'en d'autres lieux et d'autres temps. Elle est un outil de connaissance fine de la langue et des stratégies d'écriture pour des étudiants plus avancés.

Ce qui, là encore M. Curry Woods en fait une démonstration étayée, sert de basse continue à cette production métatextuelle mittelleuropéenne, c'est un intérêt partagé et dominant pour l'art épistolaire et les techniques rhétoriques. La *Poetria nova* est dans ce contexte un outil plus qu'un manifeste poétique, outil spéculatif au demeurant, ce que semble nous dire M. Curry Woods lorsqu'elle précise que non seulement le texte est souvent transmis au sein de *codices* à forte teneur grammaticale ou quadriviale mais qu'il est également enseigné en parallèle des grammaires modistes très en vogue aux xiv^e et xv^e siècles dans certains pôles comme Erfurt.

Impossible de s'affranchir là de certains grands noms : c'est à raison que M. Curry Woods consacre à la tradition du commentaire de Dybin de Prague (ca 1360-1380) une part importante de son enquête. À Prague, nous apprend l'auteur, la *Poetria nova* est recensée dans les statuts de la faculté des arts, et les commentaires les plus élégants, comme celui de Dybin, maître célèbre, commentateur d'autres traités populaires comme le *Doctrinale* et le *Laborinthus*, de surcroît auteur d'un *viaticus*

dictandi, font l'objet de lectures prises en notes par les étudiants eux-mêmes sur leurs manuscrits du texte. Ces « dicta registrata » sont conservées par des témoins qu'étudie M. Curry Woods en les confrontant à la version « copiée sur modèle » (« scripta ») du même commentaire. Cette étude textuelle prend en compte, toujours, la présentation matérielle du commentaire — ici un commentaire seul (affranchi du texte) présenté sur une double colonne et dont chaque section est introduite par de gros *lemmata*, alors que les versions « copiées sur modèle » du commentaire le sont ultérieurement au texte lui-même, et se répartissent dans les marges et les interlignes du manuscrit de la *Poetria nova*. Notons que l'abondance des reproductions de manuscrits, en exergue de l'ouvrage de M. Curry Woods, aide considérablement la lecture et la compréhension de ces mises en page. La confrontation des deux versions du commentaire est tout spécialement intéressante, car elle donne à comprendre le processus didactique qui, à partir d'un schéma préordonné, assure le lien entre texte et métatexte, et use de la répétition des notions importantes à des fins mnémotechniques. À Vienne, Cracovie et Erfurt également, et à une période contemporaine (fin xiv^e), la *Poetria nova* fait partie des programmes universitaires, et le commentaire de Dybin ou ses dérivés y rencontrent un réel succès. Le contexte de transmission est marqué par la présence de textes rhétoriques (*Laborinthus*, *Compendium Poetrie Nove*) et de collections épistolaires. À quoi s'ajoute, en contexte viennois, un type caractéristique de *codex*, où la *Poetria nova* est suivie d'un long commentaire, et voisine des textes dictaminaux (Johannes Bondi, Pierre des Vignes). À Cracovie, le commentaire de Dybin domine largement l'enseignement, là encore statutaire, de la *Poetria nova*, commentaire présent sous sa forme « dicta » dans un des manuscrits conservés. La morphologie générale des *codices* correspond aux caractéristiques que l'on vient d'énumérer, ce qui conforte largement la thèse de M. Curry Woods sur l'homogénéité de réception de l'œuvre en contexte mitteleuropéen pour la période xiv^e-xv^e siècle. À cela vient néanmoins s'ajouter une nouvelle « couche » de tradition, nettement proto-humaniste, et qui ne laisse d'évoquer certains traits codicologiques italiens : la *Poetria nova* commentée par Dybin y voisine des auteurs classiques, pseudo-classiques, mais aussi « modernes » dans un *codex* du xv^e siècle qui, à côté de traités dictaminaux et des *epistulae* de Cicéron, conserve des œuvres de Piccolomini, Barzizza et Valla. De ce point de vue, les *corpus* relevés dans les manuscrits d'Erfurt sont plus traditionnels, trait dû sans doute à la précocité des manuscrits considérés. Si l'on y trouve, pour le plus précoce d'entre eux (xiii^e siècle) la *Rhetorica* de Cicéron, d'autres présentent encore les « best sellers » du bas Moyen Âge scolaire : florilèges ovidiens, commentaire sur les *Ecloga Theoduli*, *Synonyma* attribués à Jean de Garlande.

M. Curry Woods insiste sur la dispersion des *codices* constitués en milieu universitaire, et conservés *in fine* dans des couvents et abbayes, rappelant que les religieux se forment à l'université avant de rejoindre les maisons de leur ordre. La position privilégiée de la *Poetria nova* comme base rhétorique à l'enseignement universitaire trouve ainsi à rayonner au-delà des limites de l'institution.

L'audience du texte en Angleterre est invoquée à titre de comparaison par M. Curry Woods qui décrit une situation assez différente de l'œuvre, populaire, mais dont les manuscrits glosés sont peu nombreux, et dont aucun ne conserve de commentaire séparé des vers de Geoffroy. Le texte y est lu dans un contexte pré-universitaire, dans le cadre des collèges préparatoires, sortes de facultés primaires semi-autonomes, au sein des enseignements grammaticaux. L'étude des statuts d'Oxford de 1431 permet à M. Curry Woods de constater que le texte relève alors de la rhétorique et de la poétique, et qu'il est considéré comme utile au même titre que les classiques. De même, M. Curry Woods étudie l'influence indirecte de la *Poetria nova*, déjà notée par Camargo, via le traité de *dictamen* d'un auteur comme Thomas Merke. Là encore, les divers éléments relatifs à la postérité du texte en Angleterre que M. Curry Woods a collectés l'amènent à conclure à une lecture à plusieurs niveaux, pré-universitaire mais aussi supérieur, qui s'étend sur une vaste période, de la publication du texte jusqu'à la fin du Moyen Âge. Accompagnant la formation à la composition en prose à destination professionnelle au début du *curriculum*, comme c'est le cas à Oxford, la *Poetria nova* constitue en domaine insulaire un des piliers de la formation standard des hommes de lettres.

Le succès médiéval du texte n'empêchera pas son oubli relatif à l'époque moderne (la première impression du texte date de 1721). Pour autant, les bibliographes et encyclopédistes, de Leland à Tanner, relayés par les collectionneurs (Parker, Cotton, Land, Digby, Harley), en perpétuent la mémoire, les uns en recensant les qualités littéraires et les œuvres de l'auteur, les autres en s'en procurant des manuscrits. L'intérêt des modernes pour la *Poetria nova* a néanmoins changé, et M. Curry Woods le montre admirablement à travers l'étude comparée de deux « commentateurs », Athanasius Kircher († 1680) et Zacharias Lund (né en 1608). Le premier, jésuite féru de sciences, fait œuvre d'antiquaire, plus intéressé par la nature des exemples invoqués par Geoffroy que par les théories littéraires à l'œuvre dans la *Poetria nova*, tandis que le second, enseignant originaire du Schleswig Holstein émigré au Danemark, se coule bien souvent dans la forme du commentaire traditionnel pour, de manière avouée, mettre en exergue les mérites d'un texte pourtant écrit « aux temps barbares ». Pourtant, si le contenu théorique lui-même constitue pour Lund, au contraire de Kircher, un objet digne d'attention, sa démarche est, elle aussi, celle d'un antiquaire face à ce que M. Curry Woods nomme justement un « artefact historique de culture littéraire médiévale ».

Exhaustive, parfois jusqu'à l'étourdissement, mais consciente de ce que le texte est toujours plus que lui-même, qu'il est tissu de son contexte de production mais aussi des horizons d'attente sédimentés qui constituent sa réception, Marjorie Curry Woods livre une œuvre aussi inédite qu'impressionnante : elle fera date, et, souhaitons-le, école.

PLAN

AUTEUR

Elsa Marguin-Hamon

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : elsa.marguin@culture.gouv.fr